

L'occupation de 1914-1918 à Laon Comment les Laonnois ont vu leur libération le 13 octobre 1918

par M. Pierre LEFEVRE (3^e partie) (1)

Pour comprendre ce qui va être dit maintenant, il faut se reporter à l'année 1916. Le ravitaillement en eau de la ville devient de plus en plus défectueux, et il n'est pas exclu qu'il soit en panne complète. Sagement, Monsieur Dessery estime qu'il y a lieu d'agir immédiatement. Il descend la montagne et arrivé rue de la Hurée, il demande à voir son ami Gaston Blondeau, chaudronnier. C'est une des rares personnes de confiance à Laon et qui puisse remplir avec compétence cette tâche essentielle de surveillance du fonctionnement de l'usine des eaux. Monsieur Dessery expose à G. Blondeau l'urgence d'intervenir, mais celui-ci n'a nul désir de se mettre dans les pattes Allemandes. Mais, lui dit M. Dessery « il ne s'agit pas de rendre service aux Allemands, mais bel et bien aux Français, comprends le bien. Les Laonnois souffrent déjà assez sans agraver leurs souffrances. Allons, c'est la Mairie uniquement qui te commandera et qui te paiera, car il faut quelqu'un de compétent, et c'est ton cas ». Blondeau accepte. Chaque jour, il veillera à ce qu'il n'y ait pas de problèmes dans le ravitaillement en eau des Laonnois...

Donc, dans la nuit du 12 au 13 Octobre 1918, Blondeau part de la rue de la Hurée, vers 3 heures du matin. Il est accompagné des deux sœurs de sa femme, née Zeude. Tout en avançant, ils bavardent. Ils se sentent en sécurité. Il n'y a plus personne, puisque le faubourg d'Ardon a été évacué.

Ils arrivent à l'usine des eaux ; les jeunes filles doivent rechercher des cessiers qu'on greffera à la bonne saison. Soudain, Blondeau a une idée : s'ils allaient voir l'état de la première maison du faubourg, puisqu'elle est tout près ? On dit que, fous de rage, les habitants d'Ardon ont tout démolí chez eux, certains ainsi que les Allemands n'emporteraient pas leur mobilier en Allemagne. Coup de théâtre ! Une fenêtre s'ouvre bruyamment, un homme à moitié vêtu saute au dehors et leur parle sévèrement. Si eux sont stupéfaits, lui l'est également. Eux de répondre en tremblant : nous sommes français. Ils expliquent qu'ils vont à l'usine des eaux et le motif de leur déplacement. L'interlocuteur commence à penser qu'il a devant

(1) cette dernière partie est complétée par une chronologie, divers additifs, et, en appendice, un témoignage de Melle C. Warnet.

lui des gens de bonne foi, la conversation se poursuit. Mademoiselle Zeude se dit qu'il serait peut-être bon de le prévenir de l'existence de mines posées par l'occupant. Elle signale les mines posées au croisement des chemins, en ville à la Cathédrale, à Saint-Martin, à l'École Normale... et ajoute « un endroit où le danger est extrême, c'est à la « Maison Bleue, soyez des plus prudents ». Il a compris, ce sont bien des Français. Il avoue alors : je suis le Capitaine, une vingtaine d'hommes sont là. Depuis 3 jours, nous sommes à Vorges. Nous partons immédiatement à Laon.

Aussitôt sur le plateau, ils réussissent à désamorcer douze bombes. La treizième qui se trouve encore sous la cathédrale est difficile à repérer ; enfin, on y arrive. Il était plus que temps : une heure de plus et la cathédrale sautait !

*
* *

Le sympathique Monsieur Fillion, que l'on trouvait toujours accueillant aux Archives, était âgé de 9 ans à l'époque. Il habitait, avec ses parents, une demeure sise près du Kiosque à musique de la Couloire. Le 12 octobre au soir, les Allemands viennent les prévenir qu'ils vont installer, près de leur demeure, un canon. Ils ont donc toutes chances que leur maison soit détruite avec le tir qui va se produire. Que faire ? quitter l'endroit dangereux ? Ils n'iront pas loin. Peut-être que rue Châtelaine, ce serait le salut ? Ils sont bien troublés, pour eux bien sûr, pour la maison, le mobilier... Brusquement, ils n'y tiennent plus. Très tôt, le 13, ils vont voir ce qu'il est advenu de leur domicile. Tout est indemne.

L'heure n'est plus à aller se coucher. Le jeune Fillion désire circuler, aller voir de-ci, de-là. Il va aller vers la ville basse, un peu à l'aventure. Un crépitement de mitrailleuse le fait jeter à terre. Il se glisse en rampant. Mais les voilà, les Français, ils avancent en tirailleurs ! la partie est gagnée ! Quelle joie !

Que se passe-t-il, aux mêmes heures, dans le quartier de Semilly ?

Comme nous allons le voir, c'est le 25^e Régiment de Chasseurs à pied qui va délivrer Laon. Les chasseurs laonnois Dumay et Fauvet étaient parmi les libérateurs aussi ; très aimablement ils ont contribué efficacement à notre documentation. Nous les en remercions.

Laon a l'honneur en octobre 1937 de fêter la Sidi-Brahim. C'est Monsieur Dessery, Secrétaire Général, qui va prononcer un discours qui a valeur historique (Tablettes de l'Aisne du 20 Octobre 1937). Après avoir rendu hommage au regretté Sénateur-Maire Georges Ermant, Monsieur Dessery s'exprime ainsi :

« Permettez-moi, Messieurs en ce jour anniversaire de la délivrance de Laon, de vous dire que l'arrivée des troupes françaises à Laon, selon un document classé dans les Archives de la mairie, signé Michaud, premier

adjoint, faisant fonction de Maire, s'est produite dans les circonstances suivantes : *Le matin du 13 Octobre, à 8 heures moins un quart, j'ai trouvé au pied de l'escalier de la Mairie, un homme de la campagne que je n'ai pas connu, qui, en hâte venait me dire qu'une patrouille de soldats français était aux environs de la porte Saint-Martin. J'ai chargé cet homme d'aller dire au chef de cette patrouille, qu'il n'y avait plus d'allemands en ville et qu'il pouvait venir. Environ une heure après, deux officiers se sont présentés au Cabinet du Maire, ces deux Messieurs étaient accompagnés de M. Pasquier, le sympathique Directeur du Courrier de l'Aisne, qui s'était offert pour les accompagner. Après une première effusion de joie, il a été entendu que ces Messieurs les Officiers iraient chercher leurs soldats et c'est alors que la première fraction de la deuxième compagnie est arrivée en fort belle tenue sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Un peu plus tard, la Compagnie est venue rejoindre et c'est alors pour bien constater le fait primordial que les deux officiers premiers arrivés m'ont remis la déclaration suivante qui justifie bien les faits que je viens d'énoncer.*

Voici la copie de cette déclaration :

Le lieutenant Soureillat, le sous-lieutenant Lapreté, une patrouille de la 2^e Compagnie du 25^e Bataillon Chasseurs, sont entrés à Laon à 9 h. 45, et ont signé le présent papier à 11 h. 15.

Signé : Soureillat, Lapreté.

Et voici le texte du communiqué :

COMMUNIQUÉ OFFICIEL DU 13 OCTOBRE 1918 (23 HEURES)

Les troupes de la Dixième Armée sont entrées, ce matin, dans Laon, où six mille cinq cents civils ont été délivrés.

Nous avons largement dépassé la ville sur toute l'étendue du front entre l'Oise et le Nord de l'Ailette.

A l'Est de La Fère, nous bordons la rive Sud de la Serre, jusqu'à la station de Courbes.

Notre ligne passe par Couvron-et-Aumencourt, Vivaise, Aulnois-sous-Laon, Gizy, Marchais.

Plus à l'Est, elle atteint les abords du camp de Sissonne, La Malmaison et Villers-devant-le-Thour, d'où elle rejoint à Aire le canal de l'Aisne.

*
* * *

Au cours de la matinée, sont arrivées d'autre troupes, notamment du 355^e de ligne. Deux soldats qui n'en avaient pas reçu l'ordre gagnèrent

aussi le Plateau. Comme motif, ils déclarèrent que depuis le 10 juillet jusqu'à ce jour, ils n'avaient rencontré que des cités vides d'habitants, les immeubles pulvérisés. Voyant à Laon des civils, des maisons, la curiosité les engagea à monter jusqu'à la ville.

Pourtant lors de la réunion du Conseil Municipal le 25 Mars 1920 divers chiffres furent cités ; vu leur intérêt, il est bon de les rappeler :

— au cours des divers bombardements 59 Laonnois furent tués et 75 blessés.

— en 1914, Laon comptait 2750 maisons. 390 ont été complètement détruites, sans compter la gare, la caserne d'artillerie, l'usine à gaz, la sucrerie, la céramique. 44 sont inhabitables. 600 furent endommagées sérieusement et les autres en grande partie, plus de 1500 détériorées, saccagées et souillées.

(Registre des délibérations municipales, séance du 25 Mars 1920).

— La population qui, avant guerre, était de 16262 habitants avec la troupe, était de 9720 en 1915, de 9132 en 1916, 6087 en 1917, 4856 le 13 Octobre 1918.

*
* *

« Puis se sont succédées les visites de nombreux officiers, notamment celle du Général Ferradini qui a eu la généreuse pensée, entre autres, de faire lâcher sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, un pigeon voyageur qui portait en France, l'heureuse nouvelle de la délivrance de Laon ». (Tablettes de l'Aisne n° du 10 Novembre 1923 - 1914-1918, Souvenirs des 25^e, 65^e, 106^e bataillons de chasseurs à pied).

Une explosion de joie indescriptible (le plus beau jour de la vie) s'empara des habitants. Les drapeaux français sont hissés aux fenêtres. On embrasse officiers et soldats.

Quelle perspicacité que cette action du Général Mangin, qui évite pour Laon toute épreuve supplémentaire. Volontiers les gens disent : « C'est un miracle » au 13 Octobre au matin la 10^e armée a avancé dit-il de 18 kilomètres en 36 heures. Écoutons également ces mots si justes du Président de Buttet :

« Il y a lieu de faire ressortir que dans cette phase de la guerre les divisions engagées ne devaient pas se laisser retarder. Il fallait faire vite : elles étaient à la poursuite d'un ennemi en retraite, qui avait sur les axes routiers et points principaux des détachements retardateurs qui se battaient bien. Il incendiait et détruisait tout ce qu'il pouvait (villages, ponts, voies ferrées, etc...). Il fallait pour éviter l'accumulation des destructions, de toute nécessité presser le mouvement. Il s'agissait aussi de bousculer l'ennemi et de l'empêcher de se ressaisir avant qu'il ne soit bien organisé

sur la Hunding Stellung. C'est pourquoi Mangin avait donné pour directive de poursuivre ardemment l'ennemi. Les ordres de la 127^e division donnés le 12 octobre au soir précisent que « Laon doit être contournée » et que seuls de faibles détachements peuvent y pénétrer. Pour les combattants la libération de Laon n'a pas marqué de temps d'arrêt. Mais l'ambiance était extraordinaire, au loin les villages brûlaient, les dépôts de munitions sautaient et les carrefours étaient minés. La guerre continuait et il devait y avoir, les jours suivants et les semaines suivantes, des combats acharnés avant le cessez-le-feu ! »

L'après-midi arrive, le bruit court de la visite à Laon du glorieux vainqueur qui arrivera probablement vers deux heures. Dans son article sur « Le martyre et la délivrance de Laon » (Monde illustré du 21 Janvier 1922 et livre cité) Mangin relate en ces termes son déplacement : « Dans l'après-midi, j'ai quitté mon quartier général près de Soissons dans une légère automobile découverte et j'ai pris la route de Laon, sans m'annoncer nulle part. J'ai constaté le gros travail de réfection déjà effectué par les fantassins, auxquels j'avais fait expliquer la nécessité de réparer rapidement les dégâts effectués par l'ennemi : la progression de l'artillerie destinée à les appuyer et leur ravitaillement en vivres et munitions en dépendaient. A Chivy-les-Étouvelles, un pont était déjà improvisé sur l'Ardon... » « ...d'énormes entonnoirs coupaien les routes qui gravissaient la colline de Laon. Il fallut quitter mon auto et continuer à pied, ma canne de tranchée à la main. C'est dans cet équipage, suivi d'un officier d'ordonnance que j'arrivais aux portes de la ville. Là... j'étais attendu sans m'être annoncé ».

Remarquons que Mangin ne précise pas par quelle porte il entre dans Laon.

Le Directeur du Courrier de l'Aisne Monsieur Pasquier nous donne dans l'ouvrage que nous avons cité une relation non équivoque :

13 Octobre - 2 HEURES : « Le Général Mangin, commandant la 10^e armée, suivi de son État-Major, fait son entrée à cheval, par la Porte d'Ardon et se rend à l'Hôtel-de-Ville par les rues de Signier, des Cordeliers et de la Préfecture. Il reste environ une heure à la Mairie ».

Dans son « Laonnois Pittoresque », (t. 1 p. 97, éd. 1930), le Directeur des Tablettes de l'Aisne, Westercamp, nous dit la même chose.

Les Tablettes de l'Aisne des 15 Octobre 1922 et 13 Octobre 1928 disent bien également « Porte d'Ardon ». Monsieur Poggioli, Mesdames Dupont et Labbé, Madame Courtin, entre autres... disent : « Porte d'Ardon ». Monsieur Poggioli l'a vu à cheval dès avant la Porte, puis la passant et Madame Labbé l'a vu à cheval, Place de l'Hôtel-de-Ville. Son cheval tournait un peu le dos à la pharmacie Rousseau actuelle et à la rue Sérurier. La concordance écrite et orale est parfaite.

Prouesse, le ravitaillement assure une distribution de pain blanc le jour même. Les correspondants de journaux gagnent Laon. Écoutons celui de l'Illustration (n° du 19 Octobre 1918) Gustave Babin : « L'arrivée par le faubourg de Semilly, le long de la belle route nationale, bordée d'arbres séculaires, tous debout, pas même ébranchés, pas même éclaboussés de balles ; la traversée du faubourg, avec ses maisons intactes, aux vitres et aux meubles près, est déjà une surprise. C'est bien la première fois que dans cette guerre, nous avons cette impression, et nous n'en croyons pas nos yeux ». Abrégeons, passant sous silence le bel article du correspondant du Morning Post le 16 Octobre. Les Tablettes de l'Aisne du 10 Novembre 1923 rapportent les impressions de Gabriel Hanotaux qui est bien peiné de voir que « nos amis de la ville ont sur la figure les traces d'une misère physiologique indiscutable. Ils nous regardent avec surprise et s'habituent à peine à leur joie. On les avait saignés à blanc ; c'est à peine s'ils retrouvent la force de supporter leur bonheur ».

A 5 heures 30, un Te Deum est chanté à la Cathédrale, accompagné par des orgues très endommagées ; pour les cloches, une seule sonnera. Monsieur Pasquier ajoute : « l'Archiprêtre Maréchal salue nos libérateurs en des paroles d'une éloquence poignante ».

Le président Doumer arrive à Laon, puis quelque jours plus tard, visites de Clémenceau qui caresse la joue des enfants et de Poincaré, le 17.

Le Président d'honneur des médaillés militaires, Monsieur Dessaint dans deux articles des 14 et 16 Octobre 1926 (l'Aisne Nouvelle) nous donne une grande quantité de renseignements sur les combats soutenus par le bataillon Peyre (1^{er} bataillon).

Le 13 Octobre à 7 heures, le 2^e bataillon reprend la poursuite.

« Marchant en direction du fort de Laniscourt, il avance sans difficultés. Dès que le fort est dépassé la vue s'étend sur l'immense plaine aux pentes abruptes. Les hommes du 18^e peuvent à l'envie contempler les flèches hardies et les tours de la cathédrale qu'ils apercevaient en 1915, par temps clair, des hauteurs de Merval.

Le bataillon dévale vers le village de Laniscourt. La terre tremble sous l'effet des explosions que les Allemands provoquent un peu partout pour détruire leurs dépôts de munitions. Le spectacle est terrifiant. Les villages et les bois brûlent. Dans leur retraite, les ennemis ont voulu systématiquement retarder notre marche en faisant sauter les carrefours transformés en entonnoirs qui atteignent 60 à 80 mètres de diamètre.

« Des traquenards, en effet, ont été aménagés par les Allemands. Ici une simple planche bousculée déclenche une explosion meurtrière. Là, un fil placé en travers d'une entrée d'immeuble fait sauter une caisse de grenades. Au village de Laniscourt, l'escadron divisionnaire dépasse le 2^e bataillon et se lance à la poursuite de l'ennemi qu'il atteint à la Raperie (4 km nord-ouest de Laon).

« Les Allemands ont constitué des îlots de résistance en plein champ et leurs mitrailleuses ne battent en retraite que lorqu'ils vont être débordés. A la Raperie, puis sur la voie ferrée de Laon-La Fère, il faut manœuvrer pour contourner deux « becs ».

« Aulnois-sous-Laon, la progression marque un temps d'arrêt : après maintes vicissitudes dans un terrain bouleversé, nos batteries d'artillerie ont repris leur place à côté de l'infanterie et sont mises en action. Une nouvelle tentative de résistance est débordée. L'ennemi est obligé de fuir sous la protection de son artillerie...»

Tandis que le 13 Octobre et les jours suivants les Laonnois sont tout à leur joie, ce qui est naturel, un horrible drame va se produire trois jours plus tard le 16 Octobre. Des braves de la 3^e Compagnie du 30^e R.I. se trouvent près de la « Maison Bleue » à Athies. Ils vont et viennent, l'un d'entre eux pousse un peu la porte cochère c'est le drame affreux, une brouette a été dissimulée derrière cette porte, trois mines sont agencées, l'explosion se produit, les 48 soldats sont tués, déchiquetés. Le pays étant évacué, pas de témoins. Une dame, Madame Mareillat fait élever un monument, c'est là qu'on enterrer les soldats, qui seront ultérieurement transportés au cimetière de Soupir. Jusqu'en 1940 chaque année les enfants des écoles allaient fleurir le monument. En raison de l'immense quantité de munitions qui existe en cet endroit le déminage est long et pénible ; au cours de ce dangereux travail deux soldats du service de déminage perdront la vie, eux aussi.

Nous arrivons au moment solennel, où non loin de Laon, à la Pierre d'Haudroy, le clairon Pierre Sellier sonne à 11 heures l'armistice historique qui arrête l'horreur du massacre mondial.

« C'est le plus beau jour de la vie », là aussi.

Le 17 Octobre 1920 sera encore, pour Laon, une journée mémorable : En effet, c'est la remise de la Croix de Guerre à la ville.

Le samedi retraite aux flambeaux.

Notre Hôtel-de-Ville (disent les Tablettes du 24 Octobre 1920) et la Place présentent le coup d'œil féérique des grands jours de fête. Les marches et le perron de l'Hôtel-de-Ville sont abrités d'un velum, et de chaque côté, tendues de draperie rouge écarlate, frangée d'or, s'alignent les tribunes. La façade de l'Hôtel-de-Ville, avec sa large Croix de Guerre qui se détache est tout simplement du meilleur goût. En outre... Écussons, tentures tricolores, trophées de drapeaux... Trois arcs de triomphe : angle Hôtel-de-Ville rue Châtelaine, il arbore cette inscription : « Honneur et Patrie » - un second près de la Caisse d'Épargne avec « Honneur à la X^e armée » - le troisième à l'entrée de la rue Saint-Jean « Honneur à nos Morts ». Les rues sont joliment décorées : feuillage, verdure, plantes, fleurs, guirlandes et drapeaux.

A 10 h. 35, le Général Mangin passe en auto fermée sur la place de l'Hôtel-de-Ville. La cathédrale est pavoiée de drapeaux et d'oriflammes.

L'intérieur également, du choeur au porche. Les fidèles se pressent les uns contre les autres, il y en a même dans les galeries.

On chante le Te Deum. Le vicaire général, qui est le futur évêque de Soissons Monseigneur Mennechet prononce une allocution des plus émouvantes. Monsieur l'archiprêtre Maréchal malade est au milieu de ses fidèles. L'organiste Fouquet interprète à la sortie la Marseillaise comme il l'avait fait une première fois, lors de la visite de Clémenceau à la cathédrale, accompagné de M. Ermant sénateur, et Westercamp premier adjoint. A l'arrivée du Général sur la place, les troupes présentent les armes, les tambours et clairons battent et sonnent «Aux Champs» - La «Marseillaise» est jouée. Un frisson passe sur la foule. Tout le monde se découvre. Puis réception officielle à la Mairie : MM. Paul Doumer, Gabriel Hanotaux, Sains (Président), Nanquette (Maire), sont là...

A 11 h. le Général passe en revue le piquet d'honneur, salue le drapeau du 45^e et prononce un discours.

Il remet la Croix de Guerre à la Ville de Laon, citée à l'ordre de l'armée avec le motif suivant :

Restée sous la domination allemande pendant la presque totalité des hostilités, a supporté vaillamment toute les épreuves de la Guerre, faisant preuve d'une fermeté d'âme et d'un courage admirable.

*André Lefèvre
Ministre de la Guerre*

Le Général, après avoir fait ouvrir le ban, épingle la Croix de Guerre sur le coussin portant les «Armes de Laon» que présente Mademoiselle Prud'homme entourée de Mesdemoiselles Menu et Lebasteur, et lève aux applaudissements de la foule le coussin qu'il vient de décorer.

Puis c'est l'appel aux Morts - Une allocution du Maire...

On en parle dès le 25 Mars 1920 : sur le mur de l'escalier intérieur de l'Hôtel-de-Ville, une plaque commémorative est apposée. Elle rappelle la brillante carrière du Général Mangin.

*
* *

Permettez-moi une dernière référence. Le plus bel ouvrage réalisé par le regretté Comte Maxime de Sars, et publié en 1934 avec de jolies illustrations de Bouroux, a un titre particulièrement évocateur : «Sur les Chemins de la Victoire, Villers-Cotterêts, Soissons, Laon».

Là, vous trouverez l'évocation des massifs boisés, de la magnifique forêt de Saint-Gobain, notamment, la délicate présentation des établissements civils et religieux.

Profitons en pour parcourir avec joie notre chère région, et nous inspirant de la fière devise des vaillants Chasseurs à pied, nous dirons : «En avant, toujours en avant», mais cette fois, dans la paix et la liberté.

* .
* * .

PETIT PRÉCIS CHRONOLOGIQUE

1914	1 ^{er} Août	Départ du 45 ^e Régiment d'Infanterie
	2	Premier jour de la mobilisation
	23	Grande bataille de Charleroi
	24	Alarme de la population, arrivée d'Officiers Belges
	25	Les Allemands sont près de Lille
	27	Dernier numéro du « Journal de l'Aisne »
	30	Les dernières administrations quittent Laon Départ du dernier train
	2 Sept.	Entrée des Allemands à la Mairie pour la première fois
	3	Leur entrevue avec Monsieur le Sénateur-Maire Dépôt d'une réquisition exorbitante et inadmissible
	24	Du 15 Septembre 1914 au 27 Mars 1918 la ville est à 15 kilomètres du front à vol d'oiseau Évacuation par les Allemands des habitants de la Vallée de l'Ailette, de Chamouille, Pancy
	25	de ceux de Cranelain, Trucy, Colligis, Lierval
	26	de Bray-en-Laonnois
	9 Oct.	Arrivée d'hommes de Athies, Gizy, Chivres, Liesse, de Cuirieux, de Nesles et Caumont
	mi Oct.	Fouquet décrit l'état de la ville à ce moment
1915	21 Janv.	Départ du Sénateur-Maire Ermant en Suisse, pour tenter d'améliorer le ravitaillement
	3 Avril	Retour de M. Ermant. Succès de sa mission
	8 Juin	Arrestation du curé de Saint-Martin, M. l'Abbé Dessaint
	12 Oct.	Dix otages sont pris, à Mons-en-Laonnois
1916	1 ^{er} Avril	L'avion du sergent français Quellenec est abattu
	4 Mai	Violente explosion à la Citadelle, tués et blessés Français - 82 morts et 120 blessés Allemands
	13 Sept.	Déclaration de 59 articles - Seront-ils réquisitionnés ?
	15 Sept.	La déclaration du mobilier affole tout le monde
	10 Nov.	Bombes sur l'hospice de Montreuil

1917		Évacuation depuis début février d'habitants des vallées de l'Oise et de l'Ailette
	10 Mars	Le Général Von Schubert introduit 600 chevaux dans la Cathédrale, le 25 Ludendorff le relève de son commandement. Il est mis à la retraite
	17 Mars	Les manuscrits de la Bibliothèque gagnent Valenciennes
		Les allemands ont fait sauter le château de Coucy.
	9 Avril	Départ de 339 hospitalisés de Montreuil envoyés dans la région d'Anvers
	17 Avril	Départ de 1000 prisonniers français - Défense de leur parler, de les regarder
	3 Mai	Horrible bombardement à Montreuil
	Juin et Juillet	Les Allemands emportent des tuyaux d'orgue de la Cathédrale, font briser les cloches de la Cathédrale, de Saint-Martin, de Vaux-sous-Laon
	4 Août	Ils creusent des trous de mines aux bifurcations de routes
	16	Livraison de la laine des matelas
	8 Sept.	Vexations. Le salut aux officiers allemands
	19 Oct.	Évacuation des habitants de Vaucelles, Chaillevois, Chailvet, Urcel, Étouvelles, Chivy, Clacy et autres...
	23	Des obus tombent à Semilly, Ardon, à l'Arsenal au Champ Saint-Martin.
	29	Les habitants d'Ardon et La Neuville partent pour Sains-du-Nord
1918	6 Janv.	6 otages partent : M. Huet, Abbé Letombe, M. de Rochon, Vignon, Max et Debruc
	21 Fév.	Départ de manuscrits pour Valenciennes
	12 Mars	Une des filles de Monsieur Warnet est tuée, l'autre blessée par un bombardement
	29	Le très grave bombardement du Vendredi Saint. Le Directeur de l'École libre et un écolier sont tués. Un autre écolier est gravement blessé. D'autres personnes sont tuées, d'autres blessées. Des Allemands sont tués.
	1 ^{er} Avril	Cortège funèbre bombardé. Horreur. Un appel de Monsieur Ermant.
	16 Août	Départ des derniers pensionnaires de Montreuil pour la Belgique
	6-7 Oct.	Bombardement. Des obus tombent sur le théâtre en ville. Comme il y a représentation cinématographique, de nombreux allemands sont tués.
	11 Oct.	MM. Ermant et Dessery partent comme otages en Thiérache
		Évacuation des habitants de Chambry, Barenton, Aulnois, Besny, etc... lesquels gagnent le plateau.
		Des Allemands parlent de leur prochain départ.

- 12 Oct. Les gens sont terrés. A 3 heures du matin le viaduc du petit tramway saute.
Un plan de mines posées a été remis à la Mairie.
- 13 Oct. 8 h. moins le quart. Monsieur Michaud en arrivant à l'Hôtel-de-Ville rencontre un envoyé d'une patrouille française
9 h. moins le quart. Arrivée du Lieutenant Soureillat et du Sous-Lieutenant Lapreté
Arrivée de 2 soldats curieux.
Arrivée de soldats et du Général Ferradini, qui en montant l'escalier de l'Hôtel-de-Ville lâche un pigeon annonçant la délivrance de Laon
2 heures. Arrivée du Général Mangin par la Porte d'Ardon
5 h. 1/2. Te Deum à la Cathédrale
Arrivée du Président Doumer
- 23 heures. Le communiqué dit : « Les troupes de la dixième Armée sont entrées, ce matin dans Laon... Nous avons largement dépassé la Ville sur toute l'étendue du front entre l'Oise et le nord de l'Ailette ».
- 16 Oct. A Athies catastrophe, 3 mines explosent à la Maison Bleue. 48 soldats Français sont déchiquetés
- Visite de Clémenceau
- 17 Oct. Visite de Poincaré
- 11 Nov. Près de La Flamengrie (Aisne) à 11 heures le sergent Sellier sonne le « Cessez-le-Feu ». Les combats viennent de se terminer
- 1920 Attribution de la Croix de Guerre à la ville de Laon.

*
* * *

ADDITIFS

Depuis l'exposition, les trois années 1979, 1980, 1981 ont encore permis de nombreux et fructueux contacts, qui rendent possibles diverses précisions et additions.

Tome 24 (p. 105) - J'ai pu remettre fin décembre 1981 tant aux Archives qu'à la Bibliothèque, un important dossier. Il contient des lettres de Monsieur Ermant, Sénateur-Maire de Laon, du Lieutenant-Colonel Commandant Maercker, et de l'Archiprêtre Maréchal (17 mai 1917), pour éviter la destruction ou l'enlèvement des cloches. (tentatives infructueuses, hélas !), et puis la relation, avec addenda, des aspects religieux de l'occupation, et compte-rendu intégral de la cérémonie du baptême des nouvelles cloches de la Cathédrale de Laon, par Monseigneur Binet,

Évêque de Soissons et Laon, le lundi 18 avril 1927 (relation du journal les Tablettes de l'Aisne du jeudi 21 avril 1927).

Tome 26 (p. 84) - ajouter : L'Organiste Fouquet avait bien tenu un «Carnet de Guerre», mais conformément à ses instructions, il fut, ainsi que tous ses papiers, détruit à sa mort.

Tome 26 (p. 88) - ajouter : Le défunt était le grand-père de Mademoiselle Dautencourt qui nous a relaté les tristes évènements du bombardement de Montreuil en mai 1917. (cf. tome 24 p. 94)

Tome 27 (p. 79) - Touchant le fait même de la libération, il n'est pas douteux que la grande cérémonie s'est déroulée l'après-midi par la rue du 13 Octobre, — mais il n'est pas moins certain, que le matin de ce jour, est arrivé, par la Porte d'Ardon, le Général Mangin, incognito (ainsi qu'il l'a voulu), — pour se rendre compte de l'état de la ville et préparer l'émouvante cérémonie de l'après-midi. Les affirmations orales et écrites ne permettent pas de les mettre en doute.

Tome 27 (p. 82) - ajouter : Lors de la Cérémonie du 63^e anniversaire de la délivrance de Laon, Monsieur le Député-Maire remit, le 13 Octobre 1981, à Mademoiselle Zeude, qui par sa perspicacce intervention, avait sauvé nombre de vies civiles et militaires, la Médaille de la Reconnaissance de la Ville de Laon.



Le 6 décembre 1981 remise des insignes de Chevalier de la Légion d'Honneur à Monsieur Charles Dumay, chasseur à pied au 25^e bataillon, blessé trois fois, cité quatre fois et choisi pour participer comme éclaireur à la libération de Laon, le 13 octobre 1918.

Le fascicule de 1978 sur la libération de Laon, le 13 octobre 1918, réalisé par les Archives Départementales de l'Aisne peut être consulté à Laon aux Archives Départementales (rue Fernand Christ), à la Bibliothèque Municipale (Abbaye Saint-Martin), à Paris à la Bibliothèque Nationale (rue de Richelieu) et à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Par contre, l'édition est totalement épuisée.

Laon, le 21 décembre 1981
Pierre LEFEVRE

Appendice

Voici quelques images d'une lointaine époque, échappées à l'oubli. Elles ne peuvent prétendre à une exactitude rigoureuse, étant celles qu'une jeune fille de 16 à 20 ans a pu enregistrer. La chronologie en est bien imprécise. Elles sont parfois influencées par les souvenirs d'une autre époque tragique.

*
* * *

AOUT - SEPTEMBRE 1914

Après bien des propos rassurants, des invitations officielles à rester chacun à son poste, la panique saisit la population quand elle découvrit, un matin, le départ des autorités. Les derniers jours du mois d'Aout virent affluer les Belges, puis les gens du Nord, en convois parfois misérables.

On prépara les valises. Les uns réussirent à prendre les derniers trains, d'autres partirent par leurs propres moyens.

La canonnade se rapprochait et le matin du 2 Septembre, ma sœur et moi, dissimulées derrière les rideaux, nous vîmes avec stupeur et effroi, deux uhlans à cheval, la lance droite, arriver par la rue de la Préfecture, et deux soldats français s'engouffrer dans un couloir pour leur échapper.

Ils étaient donc chez nous. Et tout ce qu'avaient raconté les journaux sur les pillages, les crimes commis par les armées allemandes en Belgique et en Lorraine nous épouvantait.

Puis ce fut le défilé des troupes, vêtues de vert, coiffées de casques à pointes, lourdement chaussées de courtes bottes. Et ce bruit de bottes allait accompagner notre vie pendant quatre ans : défilés de troupes fraîches au son des fifres et des tambours, ou chantant au commandement, défilés au pas de l'oeie dont le mécanisme brutal nous laissait étonnés et pleins d'effroi, défilé des troupes se rendant en service commandé aux services religieux et, la nuit, pas des patrouilles ou retour du front de troupes harassées.

Puis ce fut l'occupation ; la difficile résignation à les voir s'installer, et malgré tout, l'espoir tenace de les voir partir.

*
* * *

L'OCCUPATION EN 1914-18
FUT TRÈS DIFFÉRENTE DE CE QU'ELLE FUT EN 1940

Laon était à proximité du front qui ne bougea guère du 2 Septembre 1914 à Juillet 1918 :

Je garde le souvenir d'une canonnade presque incessante dont l'intensité nous disait les combats : une légère avancée, un léger recul du front. Nous ne savions rien de ce qui se passait, si ce n'est ce que disait « La Gazette des Ardennes » dont nous avions appris vite à nous méfier. Nous ignorions tout de ce qui se passait au delà du front « En France ». J'entends encore le sifflement des obus passant au dessus de la ville pour tomber sur la gare ou au-delà. Les habitants des quartiers de la gare se réfugiaient la nuit sur le plateau où on dormait quand même : « nos artilleurs ne se tromperaient pas » disions-nous. On ne voyait guère d'avions ; mais les mois, les années passaient et l'aviation participa aux combats. Et la nuit du 11 au 12 Mars 1918, un avion jeta quelques bombes sur la ville : l'une d'elles tomba sur notre maison, 4, rue Chatelaine ; une partie du second étage s'écroula sur notre chambre, nous ensevelissant, ma sœur et moi. Un incendie se déclara. Un sous-officier allemand me tira des décombres, blessée et m'emporta dans une maison derrière la mairie.

D'autres soldats y apportèrent ma sœur, morte, sans doute d'asphyxie.

Le couvre feu était rigoureux : des voisins vinrent pourtant aider mon père à éteindre le feu et à sauver quelques objets, et réconforter ma mère qui, avec mes frères, attendaient qu'on nous sauve, et nous cherchaient.

Des amis vinrent me trouver et m'emménèrent. La Kommandantur nous logea, Boulevard Michelet.

A partir de ce printemps 1918, la canonnade se fit plus intense, les avions plus nombreux et la peur envahit les esprits. La vie dans les caves commença ; merveilleuses caves du plateau, creusées dans la roche en un, deux ou trois étages, où tout un quartier s'installait pour y passer les nuits, où les gens se rapprochaient et s'encourageaient dans cette longue épreuve.

Boulevard Michelet, on avait ouvert une porte dans le rempart, creusé un souterrain qui conduisait sous les immeubles de la rue Saint-Martin. Les caves communiquaient et on pouvait sortir dans la rue St-Martin.

Parce que nous étions dans la zone des armées, nous devions loger soldats et officiers et cela entraînait bien des contraintes : un officier au premier étage, deux officiers au second, les ordonnances au grenier, ce fut longtemps la règle chez mes parents. Ma sœur et moi, avions dû céder notre chambre et nous occupions celle de nos frères, qui couchaient par terre dans la chambre de nos parents. Il arriva que le magasin : une librairie, fut occupé par les bureaux de deux compagnies. Aucune familiarité avec les occupants qui essayaient parfois d'entrer en relation. La guerre

était si proche que nous ne pouvions voir en eux que l'ennemi. Nous n'avons même pas appris l'allemand : cela nous aurait pourtant été facile et utile. Nous savions ce qu'il fallait de mots allemands pour répondre à leurs demandes. J'ai souvent été impressionnée par leur connaissance de la langue et de la littérature française.

Les livres disparurent assez vite des rayons de la librairie. Mais les magasins devaient rester ouverts même quand il n'y avait plus rien à vendre. La surveillance policière était tracassière. Pour trois craies de couleur, il est vrai, bleue, blanche et rouge, dans la vitrine, ma sœur se vit menacée de je ne sais quelles représailles.

Les perquisitions nous pressaient de faire disparaître les objets convoités par les Allemands : armes, cuivres, bronze, matelas (la laine bourrait des coussins), couvertures (qu'on transformait en manteaux, en robes de chambre), mais que de risques à courir : amendes, prison ! Quelle humiliation de voir encadrés par des policiers des concitoyens marchant à petits pas parce qu'on leur avait enlevé leur ceinture ! Ils allaient vers la Kommandantur. On avait découvert chez eux des objets réquisitionnés. Ils avaient logé des ouvriers sans papier, fait circuler des nouvelles.

Parce que mon frère, receveur municipal, obligé de payer les contributions de guerre, avait peut être laissé deviner ses impressions, nous nous vîmes refuser par trois fois, ma sœur, un de mes frères et moi, la possibilité de regagner la France par la Belgique et la Suisse, alors que des camarades du Collège, des professeurs, peu à peu s'en allèrent.

La proximité du front nous révélait, outre le danger, la cruauté de la guerre. Du Chemin des Dames arrivaient des groupes de prisonniers harassés, boueux, blessés. Un nom de ferme ou de village lancé au passage nous disait où avait eu lieu le dernier combat. Nous ne pouvions les approcher, ni les aider : leurs gardiens nous repoussaient. Nous vîmes souvent avec une émotion profonde des groupes de prisonniers russes hâves, déguenillés, brutalisés par leurs gardiens, traverser la ville ; les Allemands les employaient à de durs travaux. Défense était faite de les aider et nous les avons vus parfois se jeter sur les tas d'ordures pour y chercher quelque nourriture.

Un autre souci était la menace souvent répétée d'une évacuation. Nous étions trop près du front.

La vie était difficile à Laon. Ne le serait-elle pas davantage hors de sa maison, dans les pays du Nord dont on parlait ? On préparait des paquets, on les défaisait. On cachait les objets précieux qu'on ne pourraient emporter. Que de choses ont été ainsi enterrées, qu'on a ou qu'on n'a pas retrouvées !

La menace s'étant faite réalité pour les gens de La Neuville, mes grands parents invalides furent amenés chez nous par mon père et mes tantes, l'un dans son fauteuil roulant, l'autre dans une brouette. Nous pensions ainsi pouvoir, s'il le fallait, évacuer Laon en famille.

Pour ne pas les laisser aux Allemands, après avoir enterré les beaux chandeliers de cuivre, ma tante brisa à coups de marteau, les humbles trésors de la maison familiale : l'horloge et le vieux fauteuil.

Les services de santé militaires (médecins, infirmières) s'étaient en grande partie repliés avant le deux septembre.

Des médecins militaires prisonniers, des civils réorganisèrent un hôpital installé dans les locaux de la Providence et y accueillirent, outre les blessés invalides arrivés au mois d'Août, les prisonniers blessés amenés par les Allemands. Ils essayèrent de les garder «en France» le plus long-temps possible.

Je veux citer les Docteurs Blanquinque et Larrouy, les religieuses du Bon Secours. Des dames de la ville, infirmières ou non, s'ingénierent à apporter aux blessés, soins, alimentation, réconfort. Des jeunes filles firent partie de cette équipe. Ma sœur, quinze ans, moi même et quelques autres, nous découvrîmes tout à coup les souffrances apportées par la guerre. En 1915, les Allemands fermèrent cet hôpital, et accueillirent ensuite les blessés français avec les leurs à l'Hôtel-Dieu, sous leur direction et avec leur personnel. Mesdames Bertrand et Couturier, aidées de quelques jeunes filles, obtinrent l'autorisation d'apporter aux plus malades une alimentation plus soignée ; à tous, elles donnaient les nouvelles qui circulaient en ville, et leur présence était un réconfort.

Vint rapidement le moment où cela nous fut interdit. L'hôpital militaire passa complètement sous leur administration.

Les services civils de l'Hôtel-Dieu n'avaient pas cessé de fonctionner, et je crois que les religieuses augustines continuèrent à assister les blessés français.

ENSEIGNEMENT

En Septembre 1914, les locaux scolaires étaient vides. Les Allemands les occupèrent en grande partie. La plupart des professeurs et des instituteurs s'étaient repliés. Quelques personnes cherchèrent à regrouper les enfants quand le front se stabilisa.

Secondaire : des professeurs du lycée : M. Laupeau, Mlle Forfer ; Mlle Mouflard, inspectrice des Écoles maternelles ; M. Decartigny, ancien instituteur devenu vérificateur des Poids et mesures, assurèrent les cours de physique, anglais et histoire, dessin, mathématiques, à un groupe d'élèves du Collège de filles. La normalienne que j'étais fut invitée à suivre ces cours et à enseigner aux plus jeunes élèves la grammaire et la botanique. Nous n'étions qu'une dizaine d'élèves. Les cours avaient lieu dans la salle d'armes, rue des Cordeliers. Nous nous y retrouvions avec plaisir, partageant nos espoirs, les nouvelles échappant ainsi à l'atmosphère déprimante de ces années. Grâce à ces dévouements, je pus reprendre mes études après la libération. Quelques maîtres et élèves obtinrent peu à peu de rentrer «en France» par la Belgique et la Suisse.

Primaire : l'école communale de filles : Directrice, Mme Galinier, put se réinstaller dans ses locaux, rue Sérurier.

Un professeur retraité du lycée, Monsieur Didier, groupa les garçons dans les bâtiments du Collège de filles, un moment inoccupés.

M. Lagrange, Directeur de l'école d'Ardon rassembla plus tard les élèves dans l'épicerie abandonnée de M. Desrotour, rue des Cordeliers.

Les classes n'avaient lieu que le matin. Les après-midi, les maîtres devaient emmener les enfants couper des orties aux Blancs-Monts ou ailleurs, les mettre en bottes et les porter à la Citadelle pour être réceptionnées par les Allemands. Que de bûches gonflèrent les bottes des gamins frondeurs !

Mme Compas, Directrice de l'École annexe, organisa son école dans une salle de l'École de dessin, impasse Sérurier : toutes ses élèves, une trentaine, du cours préparatoire au cours du brevet élémentaire, dans une même salle ! J'étais élève et professeur au Collège de filles ; je devins adjointe chargée du cours préparatoire auprès de Mme Compas qui avait été jusqu'en 1913 mon institutrice. En dépit des difficultés de tous ordres : manque de sécurité, menaces de perquisitions, d'évacuations, absences de nouvelles, ravitaillage insuffisant, vécues par tout le monde, mais d'une manière particulièrement douloureuse par Mme Compas qui n'avait aucune nouvelle de son mari, officier sur le front de Lorraine, le travail était sérieux. Mme Compas savait faire comprendre aux enfants qu'étudier la géographie, la grammaire, l'histoire, lire et réciter de beaux textes, c'était rester Français ; nous l'admirions. Elle était pour nous, une vraie Française.

Dans son école, nous nous sentions chez nous «en France». Quand un jour arriva un officier allemand qui se présenta comme Inspecteur. Il demanda à voir les manuels d'histoire, les feuilleta, s'attarda aux derniers chapitres et s'adressant à toute la classe, interdit l'étude d'un certain chapitre dont il donnait les pages : La guerre de 1870 - A peine était-il parti que tous les livres sortirent des sacs et jamais pages d'histoire ne furent lues avec plus d'intérêt. L'officier allemand n'avait rien compris aux écoliers français...

Ce fut la seule ingérence allemande dans nos classes et elle nous amusa plus qu'elle ne nous humilia.

Toutes ces classes fonctionnaient de façon très irrégulière : les locaux étaient réquisitionnés, puis évacués, mais laissés dans un état lamentable. Des maîtres partaient. Des bombardements nous contraignaient à suspendre les classes. En été 1918, le temple protestant, route d'Ardon, servit de salle de classe. Mais des bombes tombèrent dans la cuve St-Vincent et la sortie fut mouvementée. Je rentrais à la maison, boulevard Michelet et j'entendais pleuvoir autour de moi des billes de shrapnel.

Travail - réquisitions - Une des préoccupations des jeunes était de se soustraire au travail forcé. Les cours que j'assurais m'en dispensaient.

Ma sœur fut employée à la distribution des denrées envoyées par l'Amérique « for relief in Belgium ».

Il pouvait être pénible d'être convoqué sans distinction d'âge ou de sexe pour servir de rabatteur dans les chasses organisées par les officiers allemands, ou d'être envoyé comme serveuse dans une cantine ou ouvrier sur quelque chantier du Nord.

Ravitaillement : si vous avez vu des photos de Laonnois dans ces années là, vous avez senti la dureté de la vie, la pauvreté d'une alimentation qui devint peu à peu un des soucis essentiels. L'Allemagne connaissait le blocus, tirait des pays envahis tout ce qu'elle pouvait et nous vivions comme nous pouvions. L'aide de l'Amérique, puis des Pays-Bas, nous était précieuse, mais c'était insuffisant et on nous a déjà parlé du pain noir qu'on pouvait modeler comme de l'argile, des orties, des fanes de carottes, des betteraves fourragères, des rutabagas, des féverolles, des pommes de terre gelées qui faisaient une bien piètre cuisine.

On cultivait le mieux possible les jardins autour de la ville, mais les récoltes étaient menacées par la convoitise et bien souvent perdues pour le jardinier. On élevait les précieux lapins, mais pour les nourrir il fallait s'éloigner de la ville et je connais des jeunes garçons qui malgré l'interdiction, allaient ramasser l'herbe dans la plaine, inconscients des dangers qu'ils courraient : bombardements ou arrestations par les policiers.

*
* * *

Je n'ai conservé que peu d'images de la libération : un grand silence sur la ville, le matin — la rue St-Martin où s'avancait seul ou presque seul, un officier qu'on me dit être le Général Mangin ; quelques rares passants qui s'arrêtaient pour le regarder, plus étonnés qu'enthousiastes. Ce treize octobre était le 19^e anniversaire de ma sœur morte le douze mars et nous ne fîmes que traverser la rue, ma mère et moi, pour aller au cimetière.

Mon père fut durement frappé par la grippe espagnole dès le surlendemain, et lui, qui avait tant travaillé pour la ville et tant souffert de l'occupation, ne connut pas plus que nous, les événements, les cérémonies qui marquèrent ces journées tant attendues.

Claire WARNET